

Christian SAUTTER

L'INDE EN DÉBAT

mardi 4 janvier 2011

Deux semaines en Inde du sud posent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses. Heureusement, les discussions avec un couple franco-indien d'amis et la lecture d'Amartya Sen (« The argumentative Indian », Penguin, 2005) permettent de jalonner la curiosité.

C'est à Calicut, au Kerala, sur la côte sud-ouest de la péninsule qu'a débarqué Vasco de Gama en 1498, à la recherche d'une route directe pour acquérir les épices dont l'Europe était friande et dont les commerçants arabes et vénitiens détenaient le monopole. C'est à Cochin, au Kerala, qu'il est mort et a été enterré en 1524.

Le Kerala (30 millions d'habitants) est un Etat verdoyant entrelacé de canaux, panaché de cocotiers et de bananiers, où toutes les plantes ont un parfum ou un goût épicé ! C'est le seul Etat de l'Union indienne où le Parti communiste a accédé démocratiquement au pouvoir et l'a quitté de même. La politique y est, quelle que soit la majorité, très progressiste dans les domaines décisifs de l'éducation et de la santé.

La proportion d'illettrés y est très faible, en particulier chez les filles, qui ne sont pas suffisamment scolarisées dans le reste du pays. Il en résulte directement, selon les études du prix Nobel d'économie, Amartya Sen, que le taux de fécondité y est celui d'un pays développé, plutôt que celui d'un pays en voie de développement. La progression démographique du Kerala est maîtrisée, alors que la population de l'ensemble de l'Inde (1150 millions d'habitants en 2008) est en vive progression et pourrait dépasser celle de la Chine dans les décennies à venir.

Quand on pratique les bus locaux, on ne peut qu'être frappé par l'état dégradé des routes (elles sont mieux entretenues dans l'Etat voisin du Tamil Nadu, dont la capitale est Madras-Chennai) et par la circulation chaotique qui mêle dans une anarchie quasi parfaite les rickshaw (taxis scooters à trois roues), les motos, les autobus, les camions, les voitures encore peu nombreuses, parfois un tracteur ou un attelage de zébus.

Après l'éducation des masses, la vétusté des infrastructures de transports, mais aussi de l'énergie (il y a des coupures de courant) est, un deuxième problème de l'Inde en développement. Pour le téléphone, la diffusion foudroyante des portables a, semble-t-il, réglé la difficulté.

Partout, les Indiens sont provoqués par une publicité envahissante qui déploie des panneaux gigantesques. L'or y tient une grande place,

sous forme de bijoux ou de bonus pour des propositions alléchantes de tissus de luxe ou de lotissements pour jeunes cadres dynamiques. On sent qu'une nouvelle classe moyenne s'est développée depuis que l'Inde a, en 1992, abandonné le développement autarcique pour pratiquer une ouverture mesurée à la mondialisation. De nouvelles industries ont prospéré dans les logiciels et la pharmacie, qui sont venues renforcer les secteurs plus traditionnels de l'automobile ou de l'industrie lourde. A côté de la couche épaisse de fonctionnaires de ce pays sur-administré, une couche d'ingénieurs et techniciens issus des prestigieux Instituts Indiens de Technologie a prospéré.

Mais cette classe moyenne supérieure, dont il est impossible de chiffrer l'importance, creuse l'écart avec la masse de la population rurale ou périurbaine, qui ne tire pas les mêmes bénéfices de la croissance. La preuve en est que, lors de notre séjour, la presse était agitée par la hausse brusque du prix des oignons (une des bases de l'alimentation des pauvres) qui semblait préoccuper fort le gouvernement.

Nous avons découvert à cette occasion un programme fédéral intéressant de lutte contre la pauvreté. L'Etat garantit à tout pauvre 100 jours de travail par an, payés 125 roupies la journée (deux euros environ) et nous avons vu une équipe de tels travailleurs désherber les cocotiers dans une propriété privée.

Du peu que l'on puisse voir en si peu de temps, on tire la conclusion prudente que le « modèle indien » de développement est très différent de celui de la Chine. La scolarisation y est moins poussée, aux niveaux primaire et secondaire, même si l'Inde forme des élites remarquables dans l'enseignement supérieur. Les infrastructures y sont plus vétustes. La planification y est plus indicative, en ce sens que les Etats de la fédération indienne ont beaucoup plus d'autonomie pour organiser leur développement et l'Etat central beaucoup moins d'autorité et de moyens financiers pour imposer son point de vue. Et surtout, l'Inde n'a pas choisi un modèle d'exportation acharnée, en dehors des logiciels et centres d'appel qui sont l'exception plutôt que la règle. L'économie indienne reste largement autocentrée et n'équilibre qu'avec peine ses comptes extérieurs (par contraste avec les excédents faramineux de la Chine).

Faut-il pour autant en déduire que l'Inde, nouvelle puissance du G20, est moins « efficace » que la Chine ? Si le critère est le PIB, c'est peut-être vrai. Si le critère est la résilience aux chocs politiques internes et externes, la réponse est moins claire. Car l'Inde est une immense démocratie, chaotique et pagailleuse, qui a cependant une colonne vertébrale particulièrement solide puisqu'elle a résisté à des secousses inouïes : l'indépendance et la partition en 1947, avec 6 millions de musulmans qui sont partis vers le Pakistan, 9 millions d'hindous et de sikhs qui ont rejoint l'Inde, avec des centaines de milliers de morts dans d'horribles massacres communautaires. Et les électeurs ont calmement rejeté un coup de force d'Indira Gandhi en 1977, arrêtant ses opposants et voulant gouverner dans l'état d'urgence.

Comme disait Galilée de la terre : « Et pourtant, elle tourne ! », on peut dire de la démocratie indienne : « Et pourtant, elle marche ! ». D'où vient cette force de l'Inde ?

Un ami indien distingue trois éducations : culturelle, religieuse et académique. Ce n'est pas la scolarisation inégale qui unit le pays, encore moins la diversité religieuse, mais cette éducation culturelle difficile à définir qui crée un réflexe profond de vivre ensemble. La famille, le quartier, (la caste ou la hors caste ?) mettraient l'unité de l'Inde avant la diversité des conditions, et la sagesse avant l'argent. L'Inde ne serait donc pas passionnée par une compétition matérielle avec la Chine. L'Indien ne serait donc pas l'« homme unidimensionnel » dénoncé par Marcuse en 1968, celui qui met toute son énergie dans une consommation effrénée.

Amartya Sen a une autre théorie, séduisante elle aussi. Cette énergie vitale ne viendrait pas d'une Indianité, d'un Hindouisme religieux et replié sur lui-même qui remonterait à la nuit des temps : c'est la thèse erronée développée par le principal parti d'opposition, nationaliste, le BJP.

Au contraire, la force de l'Inde viendrait de la diversité des religions au sein d'un même peuple qui a toujours su, sauf exceptions, entretenir un débat interne, ainsi que des échanges avec le monde. Les trois héros de Sen sont Ashoka, empereur bouddhiste du troisième siècle avant JC, Akbar, sultan mongol du XVI^e siècle qui ont, l'un et l'autre, prôné la tolérance et organisé le débat entre les religions, et Alberuni, savant iranien du Xe siècle qui a transmis au monde (et à l'Europe qui n'existait pas encore) les inventions mathématiques de l'Inde : le système décimal, avec le zéro en son cœur et la trigonométrie.

Plus récemment, Sen respecte évidemment Gandhi et Tagore, pour leurs visions intégratrices de l'Inde, mais davantage Tagore que Gandhi, peut-être parce que le grand poète était bengali comme Sen qui avait suivi les cours de l'école pionnière fondée par le prix Nobel de littérature (comme l'avaient fait Indira Gandhi et le cinéaste Satyajit Ray), surtout parce qu'il était plus universaliste que nationaliste.

L'Inde nous donne une leçon de laïcité : méfions-nous de ceux qui font de la religion le principe premier d'organisation sociale. On est Indien avant d'être hindou, ou musulman (il y a 140 millions de musulmans en Inde, moins qu'en Indonésie, mais presque autant qu'au Pakistan). En France, on doit être français avant d'être chrétien, musulman, juif ou athée. L'intégration est difficile alors que l'exclusion relève du populisme facile.

L'Inde nous donne une leçon de démocratie : la concentration des pouvoirs en une seule main, si elle donne parfois des résultats à court terme, est lourde de menaces à plus longue échéance. La liberté de la presse, l'indépendance des juges, la vitalité de la démocratie locale seront des valeurs précieuses à restaurer en 2012 dans notre pays.